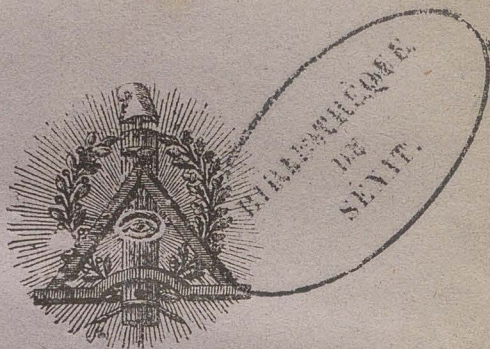


Cote 609

THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



CATON D'UTIQUE,

TRAGÉDIE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

VERS

A LOUISE.

Ma plume un peu sévère osa peindre CATON ;
Mais craignant, aujourd'hui, de funestes disgraces,
Et l'ennui, qui, chez nous suit toujours la raison,
Pour qu'il soit accueilli, je le dedie aux grâces,

CATON D'UTIQUE,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre de la République, le 27
germinal de l'an IV.

PAR A. PH. TARDIEU-SAINT-MARCEL.

Et cuncta terrarum subacta,

Proter atrocem animum Catonis.

HORAT. Ode I. Livre II.

A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des Pièces de
Théâtre, rue André-des-Arcs, n°. 27.

A N I V.

PERSONNAGES.

	les citoyens
CATON.	Monvel.
PORTIUS, son fils.	Damas.
DOMITIUS, ambassadeur de César.	Monville.
CRASSUS,	Duval.
DÉCIUS, } Sénateurs.	Saint-Clair.
VARUS, }	Barbier.
SÉNATEURS.	
MARCUS, officier de la suite de Domitius.	Berville.
FÉLIX, affranchi de Caton.	Bourdais.
PEUPLE.	
SOLDATS.	

La scène est à Utique.

A. P. A. R. I. S.

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des Livres de
Librairie, rue André-des-Arcs, n. 2.

A. N. I. V.

CATON D'UTIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATON, PORTIUS.

CATON.

CRASSUS ne revient pas : cruelle incertitude !
O Rome ! unique objet de mon inquiétude ,
Que vas-tu devenir ? Aux champs thessaliens
Mes yeux ont vu périr tes meilleurs citoyens ,
Et peut-être l'Afrique en ce moment funeste ,
De ce sang précieux va dévorer le reste.
Scipion l'a voulu ! Cet imprudent guerrier
Aux murailles d'Utique a craint de se fier.
Je n'ai pu retenir son farouche courage.
Fier de devoir le jour aux vainqueurs de Carthage ,
Il se croit dans l'Afrique invincible comme eux.

PORTIUS.

O mon père ! écarter ces présages affreux.
Le ciel de Rome encor peut venger les injures ,
Et guérir de son sein les profondes blessures.
Le camp de Scipion est plein de combattans
Qu'animent la patrie et l'horreur des tyrans.
De la fortune un jour l'ordinaire inconstance
Des succès de César punira l'insolence ;
Et c'est peut-être ici que le courroux des dieux
Attend pour le flétrir son front victorieux.

CATON.

Je sais que du destin la faveur passagère
Ne permet pas toujours que le crime prospère ;
Que la vertu souvent éprouva des revers

A

2 CATON D'UTIQUE,

Pour se montrer plus belle aux yeux de l'univers.
Mais tu vois, Portius, que, pour accabler Rome,
La fortune a placé dans le cœur d'un seul homme
Mille dons éclatans, trop perfides appas,
Que le peuple idolâtre et ne redoute pas.
A son coupable jong si Rome est asservie,
De ce siècle pervers évite l'infamie.
Crois-moi, laisse César et ses fausses grandeurs;
D'un tyran dangereux redoute les faveurs.
Va plutôt retrouver ces asyles champêtres
Qu'habitoient autrefois nos glorieux ancêtres;
Va cultiver, mon fils, au pays des Sabins,
Ces champs qu'y cultivoient leurs innocentes mains.
Là, séparé du crime, à l'abri des orages,
Tu verras des tyrans la honte et les naufrages;
Et loin des attentats accumulés par eux,
Ta main restera pure et ton cœur vertueux.
Mais on vient; c'est Crassus!

S C È N E II.

Les mêmes, CRASSUS.

CATON.

Ah! que viens-tu m'apprendre?

CRASSUS.

Rome de nos efforts ne doit plus rien attendre.
Tout est perdu.

CATON.

César n'a donc plus d'ennemis?

CRASSUS.

Puisque tu vis, Caton, tous ne sont pas soumis.
Mais près des murs de Thapse une affreuse victoire
Vient de mettre le comble à sa coupable gloire.
Scipion, et Juba ce terrible africain,
Par ses hautes vertus digne d'être Romain,
Ont en vain déployé dans l'horreur du carnage
Tout ce que la prudence inspire au vrai courage,

Le bonheur de César a triomphé de tout.
Ceux des tiens que Pharsale a vus encore debout,
Sur le sable aujourd'hui restés sans sépulture,
Aux monstres des déserts vont servir de pâture.

C A T O N.

Ah ! je l'avois prévu , que ce consul fougueux
Perdroit Rome et les siens , et lui-même avec eux !
C'en est donc fait , Crassus ; la liberté publique
N'a donc plus d'autre espoir que les remparts d'Utique ?
Rome ne compte plus pour servir ses destins
Que ceux qui , fiers encor d'être appelés Romains ,
Echappés , comme nous , à la chute commune ,
Sont venus de Caton partager l'infortune ?
Eh ! quelle injure , hélas ! ayions-nous faite aux dieux ,
Pour réserver nos mains à des fers odieux ?
Quoi ? tout le prix du sang qu'a versé l'Italie ,
La terre à nos aïeux toute entière asservie ,
Les trésors de cent rois trainés après leur char ,
Tout , tout en ce moment est aux mains de César ?
Pour lui les Scipions , les Drusus , les Emiles ,
Ont conquis des états , ont renversé des villes ?
Pour lui les Déciius ont recherché la mort ?
O Rome ! quelle honte et quel indigne sort !
Un homme engloutit tout ; et sa valeur impie
N'a , pour tout subjuguier , qu'à vaincre sa patrie !
Mais tant que nous vivrons , soyons certains , ami ,
Que le perfide encor n'a vaincu qu'à demi.
Plus son bonheur sur nous lui donne d'avantage ,
Plus ma haine s'aigrit , plus s'accroît mon courage.
O toi ! dont l'amitié console mes vieux ans ,
Ressens-tu comme moi ces généreux élans ?
Connois-tu , cher Crassus , cette fureur sublime
Qu'éprouve la vertu luttant contre le crime ?

C R A S S U S.

Formé par tes leçons , élevé dans ton sein ,
Puis-je t'aimer , Caton , et n'être pas Romain ?

C A T O N.

Eh bien ! seconde-moi ; nos disgraces nouvelles
Vont peut-être ébranler nos compagnons fidèles.

Tu les vois s'avancer. Ces malheureux lambris
 Vont du sénat romain rassembler les débris;
 Réchauffons leur courage, et remplissons leur ame
 De la juste fureur qui tous deux nous enflamme :
 Et vous, à qui votre âge et les loix de l'état
 Interdisent encor les honneurs du sénat,
 Retirez-vous, mon fils, et que votre présence
 Aille rendre aux soldats le calme et l'espérance.

SCÈNE III.

*Les mêmes, DÉCIUS, VARUS, et autres
 Sénateurs.*

C A T O N.

ENNEMIS des tyrans, vous dont le front altier
 Sous le joug d'un vainqueur refusa de plier ;
 Défenseurs généreux de la liberté sainte,
 Elle n'a plus d'abri qu'en cette foible enceinte.
 Scipion et Juba, malgré tout leur effort,
 Du malheureux Pompée ont éprouvé le sort.
 Thapse vient d'achever les pertes de Pharsale ;
 Et de ces deux guerriers la déroute fatale
 Au pouvoir de César livre tout l'univers :
 Enfin il nous apporte ou la mort ou des fers.
 Ces remparts néanmoins sont pour nous un asyle
 Qui n'offre à sa fureur qu'un siège difficile.
 Nous y pouvons deux ans, sans redouter ses coups,
 De ses nombreux soldats défier le courroux.
 Notre constance, amis, dans ce séjour propice,
 Peut-être du destin lasserà l'injustice.
 On vit plus d'une fois des malheurs aussi grands
 Faire craindre aux Romains l'empire des tyrans.
 Rappelez-vous ces temps, d'éclatante mémoire,
 Où les malheurs de Rome ont fait toute sa gloire !
 Ici sont les Gaulois, maîtres de nos remparts,
 Sur leur chaire curule égorgeant nos vieillards ;
 Là, de ses éléphants effrayant nos cohortes,
 Pyrrhus victorieux, déjà presque à nos portes :
 Ici c'est Annibal, dont les fiers bataillons,

Trois fois du sang romain inondent nos sillons ;
 Et qui trop sûr de vaincre et d'enchaîner nos pères ,
 Les exposoit d'avance à d'indignes enchères.
 Là , des peuples entiers qui des antres du nord
 Apportoient dans nos champs le ravage et la mort.
 Qui fit triompher Rome à tant de maux en butte ?
 Parmi tant de revers , qui recula sa chute ?
 Le mépris de la mort , la constance et l'espoir :
 Dans des efforts si grands lisons notre devoir.
 Doutons-nous que bientôt l'Espagne détrompée
 N'abandonne César pour les fils de Pompée ?
 Qu'ils ne puissent armer dans ces riches climats ,
 Assez d'amis encor pour venger son trépas ?
 Si pour nous dans ces murs la victoire est douteuse ,
 Alors nous gagnerons cette province heureuse ;
 Et nous y trouverons pour prix de nos travaux ,
 La liberté , du moins , ce besoin des héros.
 Vous voyez que je n'offre à vos ames romaines ,
 Ni gloire sans péril , ni liberté sans peines.
 Mais si quelqu'un de vous est lassé de revers ,
 Qu'il aille vers César , qu'il demande des fers.
 Je veux des compagnons que la patrie anime ,
 Qu'excite la vengeance , et qu'indigne le crime ;
 Qui fassent de la mort l'objet de leur mépris ,
 Quand le salut de Rome en doit être le prix.

D É C I U S .

Aucun de nous , Caton , je veux du moins le croire ,
 N'ose ici refuser d'avoir part à ta gloire.
 Lorsqu'on offre à ses yeux la honte ou le trépas ,
 Un Romain sait mourir , et ne balance pas.
 Pour moi , mon seul courage est ma seule espérance ;
 Si la haine du sort eût lassé ma constance ,
 Du vainqueur dont l'audace excite mon courroux ,
 J'eusse à Pharsale même embrassé les genoux.

C R A S S U S .

A notre liberté si nous voulions survivre ,
 Qui de nous , en effet , auroit osé te suivre
 Dans les champs désolés de ces brûlans climats ,
 Où des gouffres de sable entr'ouverts sous nos pas ,
 Le poison des serpens , et la soif dévorante

Tenoient à nos regards la mort toujours présente,
 Et nous livroient en proie à tant de maux affreux,
 Que la mort elle-même étoit douce auprès d'eux ?
 Va, l'épreuve en est faite ; et notre ame assurée
 Avec l'adversité s'est souvent mesurée.
 Toujours victorieux dans ces nobles combats,
 Sa rigueur nous surprend , mais ne nous dompte pas.
 Exige des travaux , ordonne des miracles,
 Parle : tes volontés sont pour nous des oracles.
 Mourir pour la patrie et pour la liberté,
 C'est marcher en triomphe à l'immortalité.

CATON.

Puisque de tels guerriers combattent pour ta gloire,
 Ose , ô Rome ! ose encore attendre la victoire.
 Allons , allons , amis , et sans désespérer,
 Pour défendre ces murs allons tout préparer.

VARUS.

Arrêtez : à Caton j'ai voué mon estime ;
 Mais je combats, Romains, le projet qui l'anime,
 Si la seule vertu méritoit des succès,
 César eût dès long-temps expié ses forfaits.
 Mais il vit, il triomphe ; et vers le rang suprême
 C'est un dieu qui le pousse et le conduit lui-même,
 Pompée et Scipion, l'un et l'autre immolé,
 L'Africain mis en fuite et Pharnace accablé,
 Rome et le monde entier devenus ses conquêtes,
 La honte des revers qui pèsent sur nos têtes,
 Le sort qui dans ces murs nous menace aujourd'hui,
 Tout ne nous dit-il pas que les dieux sont pour lui ?
 Ah ! puisque pour César leur faveur persévère,
 Craignons qu'un fol espoir n'irrite leur colère :
 Sauvons, en embrassant son joug victorieux,
 D'autres maux aux humains, d'autres crimes aux dieux.

DÉCIUS.

O ciel ! peut-on entendre et souffrir ce langage !
 Varus est encor libre , et parle d'esclavage !
 Et par des préjugés aussi honteux que vains,
 Il veut faire excuser ses perfides desseins !
 Quoi ! lorsqu'un scélérat , à force d'heureux crimes,

ACTE PREMIER.

7

Touche au but où tendoient ses vœux illégitimes;
Qu'une aveugle fortune a comblé ses souhaits,
Dira-t-on que les dieux approuvent ses forfaits?
Amis, loin de nos cœurs cette infâme doctrine!
César de son pays conspira la ruine;
En renversant nos loix il outragea les dieux,
Et César, comme aux miens, est coupable à leurs yeux.

V A R U S.

Romains, lorsqu'à César j'ai parlé de me rendre,
A ses lâches bienfaits j'étois loin de prétendre;
Et soupçonné par vous, je voudrois m'en punir
Si l'espoir ou la crainte avoit pu m'avilir:
Mais de ces citoyens que notre chute entraîne,
Je voulois prévenir la perte trop certaine;
J'ai cru qu'il étoit temps de finir les revers
Où nos divisions exposent l'univers.
Mais puisqu'à tout braver le sénat se décide,
La grandeur du péril n'a rien qui m'intimide;
Et dût le ciel pour nous en créer de nouveaux,
Caton, jusqu'à la mort je suivrai tes drapeaux.

C A T O N.

Terminons, mes amis, cette noble querelle:
La liberté vous plaît, vous ne demandez qu'elle:
Craignons que le tyran qui veut nous la ravir
En nous désunissant ne puisse y parvenir.
Sur-tout méfions-nous de sa bonté perfide;
Vous connoissez sa fourbe et l'esprit qui la guide;
Et vous savez, Romains, que cet art séducteur
Lui fit des partisans bien plus que sa valeur.

SCÈNE IV.

Les mêmes, FÉLIX, affranchi de Caton.

F É L I X.

C A T O N, Domitius, qui vers ces lieux s'avance,
De la part de César te demande audience.

C A T O N.

Domitius vers moi par César envoyé?
Nous vécûmes long-temps unis par l'amitié;

A 4

8 CATON D'UTIQUE,

Mais puisqu'il m'a quitté pour ramper sous un maître,
Comment devant Caton ose-t-il reparaître ?

CRASSUS.

Un esclave ose tout. Ah ! si son lâche cœur
Est susceptible encor d'un reste de pudeur,
Qu'il vienne, et qu'à ses yeux ton auguste présence
Entre César et toi montre la différence ;
Qu'il juge entre un tyran qui veut nous asservir,
Et l'homme vertueux qui ne sait point fléchir.
C'est notre avis, Caton.

CATON, à Félix.

Allez donc l'introduire.

(aux sénateurs.)

Je vois à votre aspect qu'il ne sauroit nous nuire,
Et que votre vertu, difficile à dompter,
Des pièges de César n'a rien à redouter.
Que le peuple s'approche, et puisse nous entendre ;
C'est sa cause en ces lieux que nous allons défendre.
Faites place, licteurs.

SCÈNE V.

Les mêmes, DOMITIUS, MARCUS, le Peuple,
les Soldats.

DOMITIUS.

MAGNANIME Caton,
César t'offre la paix que j'apporte en son nom.
Tous ses vœux sont pour elle, et son grand cœur desire
Que la foudre s'appaise, et que Rome respire.
Assez et trop long-temps nos débats criminels
Du couchant à l'aurore ont troublé les mortels ;
Et des flots de leur sang les terres humectées
En ont assez rougi les mers épouvantées.
Rendons à l'univers, que nous avons soumis,
Le repos qu'il demande, et tant de fois promis ;
Et recevant la paix où César te convie,
Cede au bonheur du monde, aux vœux de ta patrie.
Mais tu paroïs surpris ? Penserois-tu, dis-moi,

Qu'un don si précieux fût indigne de toi ?
L'oses-tu refuser ?

C A T O N.

Ah ! s'il étoit sincère ,
Des offres de César ce seroit la plus chère ;
Entre nous , à ce prix , tout seroit oublié.
Mais que veut-il de plus ? parle.

D O M I T I U S.

Ton amitié.

C A T O N.

Il peut la mériter ; peut-être cette gloire
Vaut bien tous les lauriers qu'il tient de la victoire ?
Qu'il renvoie à l'instant ses vaisseaux , ses soldats ,
Et comme citoyen je l'attends dans mes bras.

D O M I T I U S.

Ce grand homme à tes vœux promet bien davantage ;
De son vaste pouvoir il t'offre le partage.
Par tes sages conseils viens diriger l'état ,
Et reçois avec lui l'honneur du consulat.

C A T O N.

Je l'avois bien prévu , que sa perfide adresse
T'envoyoit en ces lieux pour tenter ma faiblesse :
Mais de quel front César m'ose-t-il proposer
Un rang dont Rome seule a droit de disposer ?
Des honneurs de l'état qui l'a rendu l'arbitre ?
D'où tient-il son pouvoir , et quel en est le titre ?

D O M I T I U S.

Sa valeur , son génie , et le cours des destins
Que ne sauroient changer les efforts des humains.
Crois-moi , depuis long-temps Rome vouloit un maître ,
Et le vainqueur du monde étoit digne de l'être.

C A T O N.

Un maître à des Romains ? Quoi ! ce mot odieux ,
Le peux-tu , sans rougir , prononcer à nos yeux ?
Que t'a-t-il donc promis ? De quelle récompense
César doit-il payer ta lâche complaisance ?

Je t'excuse, Caton. Je sais que tes vertus
 Te transportent sans cesse au temps de nos Brutus ;
 Que dans ton cœur ému par ces brillans exemples,
 Ton admiration leur consacra des temples.
 Mais sur ton siècle, hélas ! jette un moment les yeux ;
 Vois quels fils ont laissé ces illustres aïeux ;
 Vois, depuis Marius, Rome à Rome opposée,
 Toujours teinte de sang et toujours divisée.
 Le sénat, pour nourrir un luxe audacieux,
 Toujours prêt à se vendre au premier factieux ;
 Le peuple aimant la guerre, et ne respirant qu'elle,
 Aux cris de ses tribuns s'armer pour leur querelle ;
 Et courant loin de Rome et de nos champs déserts,
 De son sang malheureux inonder l'univers.
 Crois-tu que si César cédoit à ton génie,
 Et, simple citoyen, rentroit dans sa patrie,
 Rome resteroit libre, et que nul après lui
 N'envieroit le pouvoir qu'il occupe aujourd'hui ?
 La liberté pour elle est un espoir frivole.
 Trop vertueux Caton, renonce à ton idole ;
 L'état républicain demande des vertus,
 Et depuis trop long-temps les Romains n'en ont plus.

Sans toi, sans tes pareils, Rome en auroit encore.
 Mais votre ambition, l'orgueil qui vous dévore,
 A force de bassesse aime mieux acheter
 Les emplois de l'état que de les mériter.
 Il vaut mieux, selon vous, au sein de la mollesse,
 D'un maître complaisant caresser la faiblesse,
 Monter aux dignités par son coupable appui,
 Qu'être estimé du peuple, et s'élever par lui !
 Quel peut-être ce peuple, hélas ! lorsque dans Rome
 On ne l'occupe plus que du nom d'un seul homme ?
 Lorsque dans leurs discours des tribuns factieux
 Érigent en vertus ses complots odieux ;
 Que ses lâches suppôts, maîtrisant les suffrages,
 Aux succès de César font voter des hommages,
 Et décorent du nom de pacificateur

ACTE PREMIER. ○

17

Le fléau de l'empire, et son usurpateur ?
 Ah ! s'il est généreux, si, comme on le public,
 César est assez grand pour aimer sa patrie,
 Qu'il fasse taire, enfin, ces insolentes voix ;
 Qu'il laisse aux citoyens la liberté des choix ;
 Que la vertu modeste, à présent dédaignée,
 Des honneurs de l'état ne soit plus éloignée ;
 Et que le luxe vain, qui nous a corrompus,
 Retourne vers les rois que nous avons vaincus :
 Rome alors, malgré vous, se passera de maîtres ;
 Dans son sein revivront les mœurs de nos ancêtres ;
 Et toutes les vertus qui l'avoient déserté
 Y reviendront en foule avec la liberté.

DOMITIUS.

Ce que tu dis, Caton, est un projet sublime,
 Mais c'est l'illusion d'un cœur trop magnanime.
 Les efforts réunis des plus sages humains
 Ne sauroient aux vertus rappeler les Romains.

CATON.

On ne le peut, sans doute, à la cour de ton maître ;
 Mais, grâce à vos fureurs, Rome pourra renaitre ;
 Les crimes des Tarquins ont réveillé Brutus ;
 Et je suis étonné que toi, Domitius,
 Qui comptes ce grand homme au rang de tes ancêtres,
 Te sois fait vers Caton l'ambassadeur des traîtres !

DOMITIUS.

C'est l'amitié, cruel, c'est mon respect pour toi
 Qui m'ont fait à César demander cet emploi.
 Je n'ai pu, sans frémir, voir l'affreuse tempête
 Que ta vertu funeste assemble sur ta tête ;
 Car, pour briser le joug de tant de nations,
 Parle, où sont tes vaisseaux ? où sont tes légions ?
 Pompée a succombé ; Ptolémée et Pharnace
 Ont expié tous deux leur imprudente audace ;
 Scipion et Juba n'ont fait qu'un vain effort,
 Et tu veux comme eux tous...

CATON.

La victoire ou la mort.

Proconsul imprudent, voilà donc ta réponse !
 Il faut qu'à te fléchir mon amitié renonce :
 C'est-là ton dernier mot ! J'aurois cru cependant
 Qu'un vainqueur redoutable, et par-tout triomphant,
 Sous qui tremble la terre, et qui pent tout dans Rome,
 N'auroit point à rougir des refus d'un seul homme.
 Mais si tu veux périr, songe à sauver du moins
 Ceux qui de ta ruine infortunés témoins,
 Vont se perdre avec toi dans les remparts d'Utique.
 Permets qu'après le tien, leur sentiment s'explique,
 Et qu'avant d'adopter tes funestes desseins....

CATON.

Tu peux les consulter ; ils sont libres.

DOMITIUS.

Romains,

D'un parti malheureux déplorables victimes,
 Croyez-moi, nos fureurs ont produit trop de crimes !
 Acceptez de César les généreux bienfaits,
 Et ne le forcez point à de nouveaux succès.
 Du moins, si sa bonté ne touche point vos aines,
 Ecoutez vos enfans, vos pères et vos femmes,
 Qui, séparés de vous par de si longs débats,
 Vous parlent par ma bouche, et vous tendent les bras.
 Vous vous taisez, Romains ; un intérêt si tendre
 De vos cœurs endurcis ne peut donc rien attendre ?
 Ce César cependant, qu'on vous rend odieux,
 Sur votre égarement alloit fermer les yeux ;
 Il vouloit prévenir de nouvelles vengeances,
 Et de ses ennemis oubliant les offenses,
 De l'état avec eux partager les emplois,
 La dépouille du monde, et les trésors des rois.
 De son char triomphal lui-même il vous appelle.
 Quoi ! vous restez muets ? Votre fureur rebelle
 Préfère à ses bontés le plus horrible sort ?
 Parlez : répondez-moi.

LES ROMAINS.

La victoire ou la mort.

DOMITIUS.

Eh bien ! troupe insensée autant que malheureuse,
 Vous aurez donc la mort, mais une mort affreuse.
 Le vainqueur redoutable à qui vous insultez,
 Punira les mépris qu'éprouvent ses bontés ;
 Sa foudre est toute prête, et vous allez l'entendre.
 Vos murs seront brisés, vos toits réduits en cendre ;
 Vos femmes, vos enfans, loin de vous entraînés,
 Aux fureurs des soldats seront abandonnés ;
 Et vos tristes débris, grace à votre insolence,
 Attesteront un jour notre juste vengeance.

(*il sort.*)

CATON.

Nous saurons la braver ; et ta vaine fureur,
 Inspire moins d'effroi qu'elle ne fait horreur.
 Pour nous, amis, allons sous de meilleurs auspices
 Aux dieux de la patrie offrir des sacrifices.
 Ne laissons point périr dans nos vaillantes mains
 Le dépôt précieux de nos droits souverains ;
 Ce trésor à nos soins commis par nos ancêtres,
 Et que veut nous ravir l'ambition des traitres.
 Tout notre sang pour lui dût-il être versé,
 Rendons-le à nos enfans tel qu'il nous fut laissé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMITIUS, MARCUS.

MARCUS.

OUI, j'en suis assuré ; votre juste menace
Des soldats et du peuple a consterné l'audace ;
Et les heureux effets d'un si prompt changement,
Déjà dans les regards se lisent aisément :
Je me trompe , ou bientôt dans cette triste enceinte
D'où l'espoir se retire , où domine la crainte ,
Le fortuné César n'aura plus d'ennemis
À craindre que Caton.

DOMITIUS.

Je vais revoir son fils.
Lui-même il m'a fait dire en secret de l'attendre :
Laisse-moi seul ici lui parler et l'entendre.
Pendant cet entretien , dont j'attends des succès ,
Va de l'effroi public observer les progrès.
Nesouffrons point , Marcus , que le cœur d'un seul homme
Coûte plus à César que l'univers et Rome.
L'amitié , ses vertus , tout m'impose aujourd'hui
Le glorieux devoir de triompher de lui.

SCÈNE II.

DOMITIUS, PORTIUS.

DOMITIUS.

EH bien ! cher Portius , parle ; as-tu vu ton père ?
Pourrons-nous vaincre enfin cet altier caractère ?
Sans force et sans appui , croit-il sous ce rempart
Résister bien long-temps aux armes de César ?

P O R T I U S.

Je ne sais quel espoir peut l'animer encore,
 Mais pour lui-même en vain ma tendresse l'implore.
 Les succès de César, l'approche du danger,
 Les prières d'un fils, rien ne peut le changer.
 Plus son fier adversaire est puissant et terrible,
 Plus Caton se relève et se montre inflexible;
 Et son ame endurcie à force de revers,
 Sous César, sans pâlir, voit tomber l'univers.
 Il est comme ces rocs dont l'orgueilleuse tête
 Brève au milieu des flots la foudre et la tempête;
 Aussi de sa vertu le sentiment profond
 Etonne mon esprit, l'atterre et le confond.
 Je m'indigne souvent, songeant à ce grand homme,
 De me trouver, hélas ! si peu digne de Rome;
 Et que le noble sang que de lui j'ai reçu,
 N'ait point mis dans mon cœur sa force et sa vertu.

D O M I T I U S.

J'admirai comme toi cette vertu profonde.
 Tant que sa fermeté fut nécessaire au monde,
 Caton fut à mes yeux le plus grand des mortels;
 J'eusse même à sa gloire élevé des autels.
 L'on me vit dans Corfou, comme lui dans Utique,
 Servir à son exemple, aimer la République.
 Je fis plus. Par la mort je voulus échapper
 Aux armes de César prêt à m'envelopper;
 Mais lorsque sa bonté, décelant son génie,
 Malgré tous mes efforts m'eût conservé la vie;
 Quand je vis ce vainqueur, des Alpes descendu,
 Déjà maître de Rome, et par-tout attendu,
 Courbant, renversant tout sous sa valeur suprême,
 Ainsi que l'univers je me soumis moi-même;
 Et sans les dédaigner, j'acceptai les bienfaits
 Que m'offrit sa clémence en me donnant la paix.
 Crois-moi, cher Portius, si tu chéris ton père,
 Dussent tes tendres soins irriter sa colère,
 Unissons nos efforts, inventons des moyens:
 A-t-il pu si long-temps s'aveugler sur les siens?
 Des soldats qu'il commande a-t-il compté le nombre?
 Entouré d'un sénat qui n'en est plus que l'ombre,

D'un ramas de bannis malheureux compagnon....

P O R T I U S.

Domitius, arrête, et respecte Caton.
 Respecte ces mortels dont le noble courage
 Abhorre plus que toi la honte et l'esclavage.
 En dépit de César et des dieux inhumains,
 Eux seuls sont le sénat, eux seuls sont les Romains.
 Va, Rome en ce moment n'est plus au bord du Tibre;
 Elle est en tous les lieux où Rome est encor libre.
 Ainsi lorsque livrée aux armes des Gaulois,
 Camille aux murs de Véie en transporta les droits;
 L'asyle hospitalier qui reçut ce grand homme
 Ne fut plus Véie alors; mais c'est-là que fut Rome:
 Et Caton dans Utique étant son seul appui,
 La République entière y réside avec lui.

D O M I T I U S.

Que dis-tu? Quel orgueil de ton ame s'empare?
 Tu veux sauver ton père, et son esprit t'égare?
 Tu veux qu'avec César il s'accorde aujourd'hui,
 Et ta raison s'oublie et parle comme lui?
 Quel espoir insensé t'inspire tant d'audace?
 En ces lieux maintenant sais-tu ce qui se passe?
 Ton père a-t-il enfin, pour défendre ces murs,
 Des cœurs bien décidés et des amis bien sûrs?

P O R T I U S.

Tu les as vus; tu peux juger sa confiance.

D O M I T I U S.

Eh bien! connois ce peuple, et crains son inconstance.
 Ces Romains qui, tantôt, pleins d'un ardent transport
 Demandoient à hauts cris la victoire ou la mort,
 D'une terreur secrète ont peine à se défendre;
 Déjà, j'en suis certain, ils brûlent de se rendre.
 Le soldat dans son camp commence à murmurer;
 Le souvenir des maux qu'on lui fait endurer,
 Ces stoïques travaux et cette vie austère
 Où semble le forcer l'exemple de ton père,
 S'offrent à sa pensée; étonnent sa vigueur;
 Sur-tout il s'entretient des bontés du vainqueur.
 Le besoin du repos qu'il aime à s'en promettre,

Diminue

Diminue à ses yeux l'affront de se soumettre.
 Juge, cher Portius, si de tels combattans
 Peuvent près de ces murs nous arrêter long-temps ?
 S'il est possible, enfin, que sur les bords d'Afrique
 Refleurisse par eux la liberté publique ?

P O R T I U S.

O ciel ! se pourroit-il ?

D O M I T I U S.

Si tu ne m'en crois pas,
 Va toi-même observer le peuple et les soldats ;
 Et si ce qu'on m'a dit est un rapport sincère,
 Viens te rejoindre à moi pour ramener ton père,
 L'attaquer, le combattre, et le réduire enfin
 A nous donner la paix que je demande en vain.
 Quel bonheur, si la fin de tant de résistance
 De nos soins réunis étoit la récompense !
 Si César et Caton, par un heureux accord,
 Des mortels incertains déterminoient le sort,
 Dis moi, cher Portius, est-il quelque victoire
 Qui pût à ce triomphe égaler notre gloire ?

P O R T I U S.

Crois qu'un si beau triomphe est encor loin de nous.
 Mais s'il faut que le sort, frappant ses derniers coups,
 Soumette enfin mon père au pouvoir qu'il redoute,
 Ton cœur, Domitius, est généreux sans doute ?
 Je t'en conjure ici ; fais que la trahison
 Respecte au moins la gloire et les jours de Caton.
 Dans la frayeur, hélas ! dont mon ame est frappée ;
 Je crains déjà pour lui le destin de Pompée ;
 Et je vais de ce pas... Mais Caton vient à nous ;
 Sur son auguste front que je lis de courroux !

SCÈNE III.

CATON, DOMITIUS, PORTIUS.

CATON.

QUE faites-vous, mon fils, et quelle intelligence
Peut de ce traître ici ramener la présence ?
Après avoir au camp répandu son poison,
Vient-il de la révolte infecter ma maison ?

DOMITIUS.

Homme inflexible et dur, si ton orgueil farouche
Dans mes soins obligeans n'admet rien qui te touche,
Par d'injustes affronts cesse d'envenimer
Un cœur qui, malgré toi, veut encor t'estimer,
Et qui, voyant tes pas t'entraîner vers l'abîme....

CATON.

Adresse ailleurs tes soins, et garde ton estime,
S'il faut, pour l'obtenir, au maître que tu sers
Abandonner sa gloire et partager tes fers.

DOMITIUS.

Qui te parla jamais de fers ni d'esclavage ?
Le vainqueur des humains, que ton mépris outrage,
César pouvant te vaincre, aspire à te fléchir.
Il ajoute à la paix que je venois t'offrir,
La moitié des honneurs que Rome lui confère ;
Avec toi, des Romains il veut être le père,
Que tu sois son ami, son guide, son soutien....

CATON.

Domitius, tranchons un funeste entretien.
César veut, je le vois, qu'adoptant ses maximes,
De l'ombre de mon nom je couvre tous ses crimes.
A ce prix odieux j'aurois son amitié !
Ah ! sa fourbe m'indigne, et tu me fais pitié.
D'un perfide tyran présomptueux ministre,
Pars, et délivre-nous de ton aspect sinistre ;
Si ton maître, en effet, avec nous veut traiter,
Qu'il descende du trône où je le vois monter ;

A C T E I I.

19

Et que courbant un front jusqu'ici plein d'audace,
Au lieu de menacer, il nous demande grace.

DOMITIUS.

Lui ? Qu'ils s'abaisse, ô ciel ! alors qu'il peut punir ?

CATON.

Eh bien ! laisse-moi donc le droit de le haïr ?

DOMITIUS.

Ta fureur va te perdre.

CATON.

Elle fera ma gloire.

DOMITIUS.

Ainsi donc pour l'espoir de vivre en la mémoire,
Pour te rendre fameux tu vas sacrifier
Le bonheur des Romains, celui du monde entier,
Tes enfans, tes amis !

CATON.

Je n'ai plus de patrie,
S'il faut qu'à des tyrans je la voie asservie.
Mes fils sauront mourir, s'ils sont dignes de moi,
Et je n'ai plus d'amis, s'ils pensent comme toi.
Adieu. Dis à César, qui comptoit me surprendre,
Que, le fer à la main, je vais ici l'attendre ;
Que, bien loin de répondre à ses perfides vœux,
Le voir et le combattre est tout ce que je veux.

DOMITIUS.

Tu seras satisfait. Ton ennemi peut-être
Aujourd'hui, dès demain, devant toi va paroître :
Puisque dans son parti je ne puis t'entraîner,
Si tu ne sais le vaincre, il saura pardonner.

SCÈNE IV.

CATON, PORTIUS.

PORTIUS.

Aux offres de César, voilà votre réponse ?
De grace, ah ! prévenez les malheurs qu'elle annonce !
Falloit-il d'un vainqueur, déjà trop irrité,
Par des refus si durs outrager la fierté ?

CATON.

D'une indigne terreur écartez les atteintes,
Et livrez-vous, du moins, à d'honorables craintes.
Songez que l'ennemi qu'il nous faut repousser,
Que César vers ces murs est prêt à s'avancer ;
Qu'il faut, sous leurs débris, mourir ou les défendre ;
Que nos vœux, nos sermens... Quels cris se font entendre ?
Allez savoir, mon fils... Mais, j'apperois Crassus.

SCÈNE V.

Les mêmes, CRASSUS.

CATON.

D'où viennent, cher ami, ces cris inattendus ?
Quel en est le motif ? et que viens-tu me dire ?

CRASSUS.

Qu'à nous trahir, Caton, tout le monde conspire ;
Que ces mêmes Romains, qui tantôt en ces lieux
Vouloient ou se défendre, ou mourir à tes yeux,
Ont cédé maintenant à la plus lâche crainte ;
Sous l'effroi du péril leur valeur s'est éteinte.
Les chefs parlent en vain ; ces rebelles soldats
Répondent à leurs chefs par d'insolens éclats.
« Que Caton, disent-ils, mette un terme à nos peines ;
» C'est trop nous épuiser par des fatigues vaines !
» L'Afrique a vu la fin de nos engagements,
» Et la mort de Pompée a rompu nos sermens ».

Viens redonner, Caton, la vie à leur courage,
Et d'un chef irrité montre-leur le visage.
Mais tu vois s'avancer les plus audacieux.

S C È N E V I.

Les mêmes, Troupe de Soldats.

C A T O N.

Q U E m'annoncent, soldats, ces cris séditieux?
Êtes-vous ces Romains, ces enfans de la gloire
Qui devoient à César disputer la victoire?
Tant de périls vaincus, tant de travaux soufferts,
Etoient-ils seulement pour le choix de vos fers?
Quoi ! si l'autorité, sur le peuple usurpée,
Echappant à César avoit tenté Pompée,
Vous auriez donc subi sa despotique loi,
Et vainqueurs ou vaincus, il vous falloit un roi?
Ah ! si la servitude a pour vous tant de charmes,
Il falloit à Pharsale avoir rendu les armes;
Le temps, le lieu, l'exemple et la fatalité,
Jetoient un voile alors sur votre lâcheté.
Mais ici plus d'excuse ; et de la République
Tous les yeux sont ouverts sur les Romains d'Utique.
Après tant de travaux, tant d'efforts étonnans,
Le monde attend de nous la chute des tyrans ;
Au lieu de la tromper, remplissons son attente.
Faisons revivre ici Rome ailleurs expirante ;
Ou si quelqu'un de vous blâme un si beau dessein,
Qu'il prenne ce poignard et m'en perce le sein.
Quand je ne serai plus, si César vous enchaîne,
Votre honte, du moins, ne sera point la mienne ;
Et pour en obtenir un facile pardon,
Vous lui présenterez la tête de Caton.

U N S O L D A T.

Ton crime est ta vertu, cette vertu farouche
Qu'aucun péril n'émeut, qu'aucun égard ne touche.
Oui, cette dureté qui, ne pouvant fléchir,
Compte pour rien les maux qu'elle nous fait souffrir.

B 3

Que me reprochez-vous ? Parmi tant de traverses
 Qui souffrit plus que moi de vos peines diverses ?
 Avez-vous oublié ces immenses déserts,
 Et ces volcans de sable élancés dans les airs,
 Et ces suc's vénéneux, et ces fruits homicides
 Que la faim présente à nos regards avides ?
 De ces bords inconnus, de monstres infectés,
 Qui tenta le premier les écueils redoutés ?
 Et lorsque fatigués par les chaleurs mortelles
 Nous sentions de la soif les atteintes cruelles,
 Si quelque source alors, quelque fleuve ignoré
 Appeloit sur ses bords le soldat altéré,
 Qui de nous pour calmer ses entrailles brûlantes
 Y portoit le premier ses mains impatientes ?
 Parmi tant de travaux, quel traitement plus doux,
 Quels égards et quels soins me distinguoient de vous ?
 Dans nos pénibles camps, dans nos marches forcées,
 Vous seuls et la patrie occupiez mes pensées ;
 Les peines, les dangers n'étoient rien à mes yeux,
 Vos besoins satisfaits, Caton étoit heureux !

UN SOLDAT.

Caton de ses soldats fut en effet le père ;
 Sa vertu nous honore et doit nous être chère.
 C'est César et non lui que nous devons haïr.
 Périront les mortels qui voudroient le trahir !
 Oui, c'est l'avis de tous. Périront les perfides
 Qui trameroient ici des conseils parricides !
 Sois toujours notre chef ; vois en nous tes enfans ;
 Et reçois de nouveau nos vœux et nos sermens.

CATON.

Ah ! je vous reconnois à ce noble langage !
 C'est d'un beau repentir l'assuré témoignage.
 Si la vertu, Romains, se ranime en vos cœurs,
 César n'est plus à craindre, et nous serons vainqueurs.
 Les dieux protégeront notre auguste alliance :
 Mais n'oublions jamais que c'est par la constance,
 Par le respect des loix, par leur autorité,
 Qu'on vit chez les Romains régner la liberté.
 Allez. Toi, suis, Crassus, leur démarche incertaine ;

ACTE II.

23

Au poste de l'honneur que ta voix les ramène ;
Et mettant à profit de si justes transports ,
Que leur faute nous serve autant que leur remords.

SCÈNE VII.

CATON, PORTIUS.

PORTIUS.

CROYEZ-VOUS que ses soins assurent votre vie ?

CATON.

Que m'importent mes jours , si je sers la patrie ;
Si mon autorité peut encore une fois
Faire ici respecter nos vertus et nos loix ?

PORTIUS.

Un soin si glorieux vous appartient sans doute ;
Mais la nature aussi mérite qu'on l'écoute.
O mon père ! écarter de votre auguste front
Cette sévérité qui toujours me confond ;
Et permettez qu'un fils qui vous plaint et vous aime,
Un moment avec vous s'explique sur vous-même.

CATON.

Quoi ! des pleurs à tes yeux échappent malgré toi ?
Qui t'afflige , mon fils , et que veux-tu de moi ?
Ne juge point mon cœur sur ce visage austère :
Qui chérit son pays , fat toujours un bon père.
Mon fils est après lui ce que j'aime le mieux.
Mais parle , et ménageons des instans précieux.

PORTIUS.

Je sais que le temps presse , et que sur votre tête
Chaque heure , chaque instant fait grossir la tempête.
Songez à vous enfin , songez à vos amis ;
Envers nous et nos loix vos devoirs sont remplis ;
Vos périls , vos travaux , vos souffrances mortelles
Ont assez signalé votre respect pour elles.
C'est un arrêt des dieux , qu'au fort de sa splendeur
Rome doit succomber sous sa propre grandeur.
Cédez donc avec elle , et que votre constance

B 4

Oppose à leur courroux moins de persévérance.
 Pour des temps plus heureux gardez-vous vos vertus ;
 Et loin de vous confondre en efforts superflus ,
 Acceptez du vainqueur la paix qu'il vous présente ;
 A ce prix , j'en suis sûr , Rome sera contente ;
 Et tant que vous vivrez , sa liberté du moins
 Reposera , Caton , sur l'espoir de vos soins.

CATON.

Que me proposes-tu ? Quelle affreuse alliance !
 Perdre en un jour le fruit de ma longue innocence ?
 Montrer à l'univers , sous le même étendard ,
 Les vertus de Caton , les crimes de César ?
 Ne crois point m'ébranler par tes lâches prières :
 Est-ce l'exemple , ô ciel ! que t'ont donné nos pères ?
 Pense à ce qu'ils ont fait ; vois le fier Scævola
 La main sur le brasier menaçant Porcenna !
 Vois du fameux Brutus le courage stoïque ,
 Sur la mort de ses fils fondant sa république !
 Vois Torquatus enfin , et les deux Décus ,
 Et les trois cents héros du sang des Fabius ,
 Qui , se chargeant eux seuls des dangers d'une guerre ,
 Périrent en un jour près des eaux de Crémère !
 Si ces grands cœurs , mon fils , étoient encor vivans ,
 Crois-tu qu'ils fléchiroient sous le joug des tyrans ?
 Ah ! loin de nous régler par des conseils timides ,
 Evoquons du tombeau ces Romains intrépides ;
 Et pleins du souvenir qu'a laissé leur trépas ,
 Au chemin de la gloire osons suivre leurs pas .
 Mais tu baisses la vue , et gardes le silence ?
 Ton cœur me désavoue ; il se trahit d'avance ?
 L'inestimable honneur d'imiter nos aïeux
 Surpasse ton courage , est sans prix à tes yeux ?
 Eh bien ! suis-moi , perfide ; et que ta main tremblante
 Aille s'offrir aux fers que César lui présente .
 Va servir de trophée à son coupable char .
 Sans ton foible secours je combattrai César .
 Si je meurs sous ses coups , ma mort digne d'envie
 Effacera du moins la honte de ta vie ;
 Et par un beau trépas notre nom racheté
 Parviendra pur encore à la postérité .

P O R T I U S.

Non, Caton, dans mon cœur ta vertu vit entière :
Si j'ai craint un moment, c'est pour les jours d'un père.
Ces nobles sentimens que tu nous peins si bien,
S'élancent de ton cœur pour échauffer le mien.
Je le vois, je le sens, et leur rapide flamme
Excite des transports inconnus à mon ame.
Nos immortels aïeux, que tu viens de citer,
Qu'ont-ils fait, après tout, qu'on ne puisse imiter ?
Va ; ton exemple enfin m'apprend à me connoître.
A ta hauteur, un jour, j'arriverai peut-être :
Mon nom obscur encor pourra t'enorgueillir,
Et ton fils, comme toi, saura vivre ou mourir.

S C È N E V I I I.

C A T O N, *seul.*

P O R T I U S. . . . Quel discours a frappé mon oreille ?
Et quelle ardeur nouvelle en mon fils se réveille ?
Ah ! s'il doit seconder mes glorieux desseins,
Que n'ai-je avec mon fils changé tous les Romains !

S C È N E I X.

C A T O N, D É C I U S.

D É C I U S.

Tout nous trahit, Caton ; il n'est plus d'espérance
Qui de tes vrais amis soutienne la constance ;
La cause la plus belle échappe à nos efforts,
Et le torrent du crime a franchi tous ses bords.

C A T O N.

Que dis-tu ? quels forfaits ? quelle nouvelle audace ?

D É C I U S.

Dans ces coupables murs tu sais ce qui se passe.
La révolte sur eux s'étend de toute part ;
La vertu cède au crime, et le monde à César.
Crois-moi ; quittons ces lieux, sortons de cette ville
Où ta présence, hélas ! désormais inutile. . . .

CATON.

Courons, amis, courons vers ces lâches soldats.
Qu'ils tremblent !

DÉCIUS.

Non, Caton ; non, ne te montre pas.

CATON.

Le peuple, tu le sais, et m'estime et m'honore ;
Je puis à ses devoirs le ramener encore.

DÉCIUS.

Oui, tant que tes vertus ont pu le protéger.
Mais du peuple d'Utique apprends à mieux juger.
Quel est-il ? Un amas de trafiquans avides,
D'étrangers sans avert, Grecs, Gaulois, ou Numides,
Que d'un riche profit l'espoir ambitieux
Sous l'abri de nos loix attire dans ces lieux ;
Pour qui la liberté, l'amour de la patrie,
N'est qu'un mot sans crédit, n'est qu'une frénésie
Que leur cœur un moment a feint de partager,
Mais qu'ils ne sentent plus à l'aspect du danger.
D'ailleurs ce changement qui paroît te surprendre,...

SCENE X.

CATON, DÉCIUS, VARUS.

VARUS.

Au sort qui nous poursuit il faut enfin se rendre,
Caton ; César triomphe.... et je crains de parler.
Tes malheurs étoient grands ; ce coup va les combler.

CATON.

Explique-toi.

VARUS.

Ton fils....

CATON.

Pourquoi tout ce mystère ?

VARUS.

Ce fils, peut-être, hélas ! la honte de son père !

Vient de sortir d'Utique ; et l'on dit qu'avec lui
Un gros de nos soldats vers César s'est enfui.

C A T O N.

Ciel ! que m'annoncez-vous ? O complot exécrable !
Quoi ! d'un tel attentat mon fils seroit coupable ?
C'est pour mieux me tromper que ce fils malheureux
Affectoit devant moi des transports généreux ?
Amis, voyez ma honte ; et, s'il est temps encore,
Courons, suivons les pas d'un traître que j'abhorre ;
Que son sang répandu venge tout-à-la-fois
Votre injure et la mienne, et nos dieux, et nos loix.

FIN DU SECOND ACTE.

A C T E I I I.

S C È N E P R E M I È R E.

CATON, VARUS, DÉCIUS, Sénateurs.

C A T O N.

Vos soins veulent en vain adoucir ma misère.
 Le perfide a trahi sa patrie et son père !
 Il n'en faut plus douter. O malheureux Caton !
 Quelle honte éternelle attachée à ton nom !
 Domitius , voilà l'objet de ton message ?
 César trop impuissant pour vaincre mon courage,
 Trop foible pour m'abattre , a voulu m'étonner.
 En m'arrachant mon fils , il a cru m'entraîner.
 Mais connoît-il Caton ? Se peut-il qu'il ignore
 Que si j'aimai mon fils , j'aime plus Rome encore ?
 Qu'après de son salut les nœuds de l'amitié,
 La nature , le sang , me trouvent sans pitié ?
 O toi ! qui vois de loin mon affreuse disgrâce,
 Rome , pardonne-moi les crimes de ma race.
 J'en ressens plus que toi de honte et de douleurs ;
 Mais nos divisions , nos haines , nos fureurs
 Ont si fort dégradé cette terre où nous sommes ,
 Qu'il n'est plus de vertu , plus de foi chez les hommes ;
 Leur commerce est impie , abominable , affreux :
 J'ai trop su les connoître , il faut rompre avec eux.
 Pour vous , amis , quittez ce dangereux asyle.
 Nous nous verrons un jour dans un lieu plus tranquille ,
 Où loin de l'air impur qu'on respire ici-bas ,
 Les armes de César ne nous attendront pas.

D É C I U S.

Tout barbare qu'il est , un jour viendra , sans doute ,
 Qu'il rougira , Caton , des tourmens qu'il te coûte.

C A T O N.

César peut-il me plaindre et rougir de ses torts,
Et le cœur des tyrans connoit-il les remords?

S C È N E I I.

Les mêmes, C R A S S U S.

C R A S S U S.

Sors, vertueux Caton, de l'erreux qui t'accable ;
Ton esprit prévenu croyoit ton fils coupable :
Mais ce fils dont la fuite a redoublé tes maux ,
Ce jour fatal pour nous en a fait un héros !

C A T O N.

Que dis-tu ? Quoi ! mon fils , dont le départ funeste
De mes jours malheureux empoisonnoit le reste....
Qu'a fait mon fils ?

C R A S S U S.

A peine a-t-il vu ces remparts
Au désordre, à l'effroi livrés de toutes parts,
Qu'indigné justement de ces honteuses craintes
Dont son cœur généreux repoussoit les atteintes :
« Si César, a-t-il dit, marche en effet vers nous,
» Marchons à notre tour au-devant de ses coups ;
» Non loin des murs d'Utique est un étroit passage,
» Dont un beau désespoir peut tirer avantage.
» Pour arriver à nous César doit le franchir,
» Avant qu'il y parvienne, allons nous en saisir ;
» Peut-être la fortune, en ce lieu favorable,
» A nos cœurs indomptés garde un prix honorable ;
» D'ailleurs si nous tombons sous les coups du plus fort,
» Nous ferons aux Romains envier notre mort ».
Il dit : tous ses amis qu'enflamme un même zèle,
Veulent tous partager cette gloire nouvelle ;
Et guidés par ton fils, au nombre de trois cent
Au-devant de César ils volent à l'instant.

C A T O N.

Quoi ! sans m'en prévenir, ce jeune téméraire....

En d'autres temps, sans doute, il eût craint de le faire;
Mais dans les grands périls le droit de tout oser,
Le désordre, l'effroi, tout sembloit l'excuser.
Il falloit par l'éclat d'une action hardie,
Réchauffer des soldats l'espérance attiédie.
Nous le suivons aux lieux où son noble courroux
Devoit sauver Utique, ou mourir avec nous.
César n'étoit pas loin; la nuit et le silence,
Notre audace sur-tout trompe sa vigilance;
Et par nous le passage étoit déjà saisi
Quand le jour à nos yeux decouvre l'ennemi:
Il nous voit à son tour; et bientôt il s'avance.
Entre nous et César un grand combat commence.
Le nombre est d'un côté, de l'autre la valeur;
Et déjà triomphoit notre juste fureur,
Lorsqu'outré que d'Utique, à ses fières cohortes
Un ennemi si foible ose fermer les portes,
César de ses soldats ranime les efforts,
Vient à nous sur des tas de mourans et de morts.
Portius l'aperçoit; à son aspect funeste,
De sa force épuisée il rappelle le reste;
Et me prenant la main: « Si c'est l'arrêt des dieux,
» Me dit-il, que j'expire en ce jour glorieux,
» Fais porter ma dépouille à mon malheureux père;
» Que l'aspect de mon sang apaise sa colère;
» Et, pour le consoler, rappelle à son amour
» Que c'est pour mon pays que j'ai perdu le jour ».
En achevant ces mots, il s'élançe, intrépide,
Au milieu des dangers où sa fureur le guide;
Et poursuivant César, veut de sa propre main
Venger Caton, Pompée, et le peuple Romain.
Puis-je te retracer les actions sublimes
Dont ce jour mémorable a compté les victimes?
Peindre les ennemis avec nous confondus,
Ou mourant sous nos pieds, ou fuyant éperdus;
Les autres échauffés par la soif du carnage,
Disputant avec nous de fureur et de rage?
Portius, animé par cent exploits divers,
Alloit de son tyran délivrer l'univers:

Il avoit joint César; et sur son front coupable
Déjà se balançoit son glaive inévitable,
Quand prévenu soudain par d'invisibles coups,
Ton fils frappé lui-même expire devant nous.

C A T O N.

Il est mort!

C R A S S U S.

Pour chercher son corps dans la poussière,
Notre troupe à César oppose une barrière;
Mais la plupart, hélas! n'y trouve que la mort;
Et le peu d'entre nous qu'a respecté le sort,
Vient t'offrir, l'œil en pleurs, et d'une main tremblante,
De ce jeune héros la dépouille sanglante.

C A T O N.

Que pour un père, hélas! ce spectacle est affreux;
Mais aussi qu'il est beau pour un cœur vertueux!
Qu'il est beau pour Caton, qui vient de reconnoître
Un héros dans un fils qu'il ne croyoit qu'un traître!

(aux soldats.)

Placez-le devant moi. . . découvrez-le à mes yeux;
Que je serre en mes bras ces restes glorieux!
Que je puisse compter sur cette chair meurtrie
Les coups qu'il a reçus pour venger la patrie.

(à ses amis.)

Vous pleurez, mes amis! ah! retenez vos pleurs!
J'aurois trop à rougir parmi tant de malheurs,
Si de la liberté soutenant la querelle,
Le plus pur de mon sang n'avoit coulé pour elle.

V A R U S.

Vous voyez ses vertus, et vous souffrez, grands dieux,
Que César vive encor, qu'il triomphe à ses yeux!

C A T O N.

Pleurons, pleurons plutôt cette veuve du monde,
Cette Rome en héros autrefois si féconde,
Qui foudroyoit l'orgueil des tyrans criminels,
Vengeoit les nations et les droits des mortels!
Rome, hélas! tu n'es plus! ô liberté chérie!
O vertu malheureuse! ô ma triste patrie!

Qu'on emporte mon fils ; et qu'en ce jour de deuil
 L'appareil le plus simple entoure son cercueil !
 Dans des temps plus heureux, Rome aux jours de sa gloire,
 Par d'immortels honneurs eût paré ta mémoire ;
 Mais je charge , ô mon fils ! d'un soin si mérité,
 Rome régénérée , et la postérité.

S C È N E I I I.

CATON, *seul.*

*(il tient à la main le traité de Platon, sur l'immortalité
 de l'ame.)*

Qu'un autre, j'y consens, pour venger la patrie,
 Se soumette à César, flatte sa tyrannie ;
 Et cachant sous ce masque un généreux dessein,
 Qu'il cherche le moment de lui percer le sein !
 Pour moi je suis Caton ; et ma franchise austère
 Ne pourroit soutenir un pareil caractère.
 L'art de feindre, à mes yeux a des moyens trop bas,
 Et si je l'employois, on ne m'en croiroit pas.
 Ayant tout fait pour Rome, et sans espoir pour elle,
 Mourons dignes du moins d'une cause aussi belle.
 Seul ici maintenant, je puis en liberté
 Accomplir le dessein que j'ai tant médité :
 Platon, viens à mon aide. Oui, ton sublime ouvrage
 Contre l'incertitude affermit mon courage.
 De ses grandes leçons que j'aime à me nourrir !
 Il m'enseignoit à vivre ; il m'apprend à mourir.
 Non, je n'en doute plus, ta sagesse profonde
 M'offre des vérités où mon espoir se fonde.
 Eh ! par qui ce besoin de l'immortalité
 Dans mon esprit confus seroit-il excité ?
 D'où viendrait cette horreur qu'à son heure suprême,
 Qu'à l'aspect du néant l'homme éprouve en lui-même,
 Si le ciel dans son cœur ne se faisoit sentir,
 Et de l'éternité ne venoit l'avertir ?
 L'éternité ! Quel mot consolant et terrible !
 A travers quel nuage, et quelle nuit horrible
 Se plongent mes regards dans ce vaste avenir !

Quels

Quels biens dois-je y goûter ? quels tourmens y subir ?
 Prête à s'en assurer, mon ame intimidée...
 N'importe ; avec transport j'embrasse cette idée.
 Si, comme tout l'annonce, il est là-haut des dieux,
 La vertu doit leur plaire, et je dois être heureux.
 Mais comment ? en quels temps ? en quels lieux dois-je l'être ?
 Où sont cachés ces biens que je cherche à connoître ?
 La justice éternelle, où doit-elle éclater ?
 Ici rien ne la montre, et tout m'en fait douter.
 Le crime y règne seul. L'audace et la licence
 Sous les pieds de César y foulent l'innocence ;
 C'est le seul dieu qui tonne, et qu'on craigne aujourd'hui ;
 Ce monde infortuné ne fut fait que pour lui.
 Brisons le foible nœud qui m'y retient encore.

(il prend son épée.)

Appui de ma vertu, fer sacré, je t'implore.
 Puisque la liberté fuit ce monde pervers,
 Caton doit la chercher dans un autre univers.

(il se frappe.)

SCÈNE IV et dernière.

CATON, mourant, CRASSUS, DECIUS,
 Romains.

C R A S S U S.

CATON, César arrive, et la ville rebelle
 Déjà... Mais dieux ! quel sang sur ce marbre ruisselle !
 Auriez-vous pu, cruel, attenter à vos jours ?
 Accourez, mes amis, et que nos prompts secours....

C A T O N.

Loin de moi... loin de vous cette pitié funeste...
 Laissez finir en paix des jours que je déteste....
 Songez que si je meurs, mon sort est assez beau,
 Puisque la liberté m'accompagne au tombeau.

C R A S S U S.

Tu trahis tes amis. Sur des rives lointaines
 Ils vont trainer, sans toi, leur misère et leurs peines.

C

34 CATON D'UTIQUE, ACTE III.

Qui les consolera dans de si grands malheurs ?
Où seras-tu, Caton ?

C A T O N.

Je serai dans vos cœurs.
Approchez, mes amis... Que mon ame affoiblie
S'affranchit lentement des chaînes de la vie !
Que ce combat est long ! Mais quel trait radieux
Vient éclairer mon ame et dessiller mes yeux !
Dieu ! qui lis dans mon cœur, si ma mort est un crime,
En faveur du motif pardonne à la victime.
Le juste en ses desseins peut aussi s'égarer ;
Mais ta bonté, grand dieu ! m'ordonne d'espérer.
Oui, ton sein s'ouvre à moi comme un port salulaire ;
Je vais y respirer des crimes de la terre ;
Et loin de cette fange où l'homme est arrêté,
Je m'élève, à ta voix, vers l'immortalité.

(*il meurt.*)

C R A S S U S.

Il expire ! ô regrets ! ô perte irréparable !
De nos divisions voilà le fruit coupable !
Elles ont à César asservi les Romains ,
Et privé l'univers du plus grand des humains.
Mais, que dis-je ? Soldats, s'il a perdu la vie,
Sa vertu, par le sort, ne nous est point ravie ;
Son exemple nous reste ; et son nom, tôt ou tard ,
Sera plus que jamais redoutable à César.
Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
De son sang généreux encor toute trempée ,
Jurons d'exterminer l'ambitieux vainqueur
Qui força ce grand homme à se percer le cœur ;
Et que chacun de nous, le prenant pour modèle,
Voue aux tyrans du monde une haine éternelle.

F I N.

